

—Qu'avez-vous ?... ma chère tante... dit René d'un ton qu'il voulait rendre naturel et qui n'était qu'embarrassé.

La vieille dame l'entraîna tendrement vers un sofa, où tous deux s'assirent.

—Mon cher enfant, dit-elle, ne me cachez rien. Tant que vous avez été gai, étourdi, joyeux, votre vieille tante ne vous a pas beaucoup gêné, n'est-ce pas ? Mais vous souffrez, c'est différent. Ne croyez pas qu'elle vous laisse tranquille tant qu'elle ne saura pas ce qui vous rend malheureux... ce qui vous fait songer à mourir...

—Ma tante !

—Je le sais. Est-ce ce mariage ? Mon Dieu ! est-ce que j'aurais à me reprocher cela ?... Vous n'aimez pas Gabrielle et vous vous croyez engagé... Mais il n'est pas trop tard pour vous retirer, je vous jure qu'il n'est pas trop tard !

Le jeune homme ne répondit pas.

—René, s'écria la marquise, ayez pitié de moi, de mon âge, de mes cheveux blancs ! Songez à votre mère... C'est au nom de son souvenir, de son amour, que je vous conjure de parler !

René mit sa tête dans ses mains et laissa échapper un gémissement douloureux.

—Ah ! dit-il, vous me parlez de l'amour de ma mère, et je m'en suis rendu indigne !... Faut-il que je vous fasse autant de mal, ma pauvre tante !... Ah ! je suis un misérable !

—Vous, René ? c'est impossible !

—Ma tante, reprit-il, je vais tout vous dire : vous jugerez vous-même... Hélas ! vous me mépriserez comme je me méprise. Mon plus grand crime, et ma plus grande douleur aussi, je vous assure, c'est de vous causer ce chagrin.

—Mon pauvre enfant !... mon pauvre enfant !... murmurait la marquise.

Elle commençait à se rassurer, ne pouvant croire que René eût jamais rien fait de mal.

—Vous savez trop, ma tante, que je vous ai donné peu de sujets de satisfaction depuis quelques années. Cependant, et bien que je ne sois pas disposé dans ce moment à l'indulgence envers moi-même, je suis certain d'avoir mieux vécu que n'importe quel jeune homme de mon âge et de ma position. Mais j'ai mangé énormément d'argent, je me suis ruiné : et, vers les derniers temps (une chose que vous ne soupçonniez pas !)... j'ai joué... non point par passion... J'ai joué pour me rattraper, pour gagner.

—Et vous avez perdu, malheureux ?

—Tout, ma tante, tout !... Je suis couvert de dettes ! Mais attendez, je n'ai rien dit encore. Ce qui m'avait ruiné, c'étaient mes goûts dispendieux... ces vieilleries que j'aime tant, ... pais, les chevaux. Renoncer à tout cela, je ne le pouvais pas. C'est ce qui m'a rendu lâche. Je me serais tué plutôt... Et je ne voulais pas mourir. Ma pauvre tante ! Vous rêviez de me faire épouser votre filleule... Je n'ignorais pas qu'elle possédait une fortune considérable... Et j'ai consenti.

—Sans l'aimer.

—Sans la connaître même. Oh ! comme j'ai mis longtemps à la voir seulement, cette jeune fille, telle qu'elle est, simple, sincère... Je ne me souciais pas de la comprendre, ou plutôt je croyais n'avoir rien à découvrir en elle. Dans mon vil calcul, je supposais qu'elle fixait sur ma couronne de comte le regard que j'attachais sur ses millions.

—Ma pauvre petite Gabrielle !

—Oh ! ma tante, elle peut me parler, et vous aussi, car je souffrais bien de tout cela... Je me trouvais odieux... Ce mariage me faisait horreur ! Plus d'une fois j'ai songé à m'y soustraire, mais j'ai reculé devant la misère, la honte, le suicide... Je n'ose pas dire : devant la pensée de votre désespoir... Je ne veux pas chercher d'excuse.

Il s'arrêta, regardant d'un air sombre un rayon couleur de sang qui s'échappait des vitraux et brillait à l'angle et aux ferrures du bahut.

—Et maintenant ? demanda la marquise.

—Maintenant, ma tante, j'aime Gabrielle Duriez et je me sens indigne d'elle... D'ailleurs elle ne m'aime pas.

—Tu aimes Gabrielle ! s'écria la vieille dame. Tu aimes Gabrielle, et c'est pour cela que tu veux te tuer ? Ah ! mon cher, cher enfant, que le ciel soit béni ! Tu es toujours noble, bon... Tu seras encore heureux !

—Oui, j'ai pensé comme cela aussi, reprit René avec amertume. Cet amour me réhabilitait à mes propres yeux. Qu'il fût partagé, et alors titre, fortune, calculs d'intérêt, que signifiait tout cela ? Vous auriez véritablement uni deux cœurs.

— Eh bien ? dit la marquise.

—Gabrielle ne m'aime pas, ma tante. C'est le capitaine Ernest Arnaud qu'elle aime.

—Par exemple ! s'écria la marquise. Cet étourneau, ce fat ?... Allons donc ! Et moi, je vous déclare qu'elle vous aime, mon neveu. Je le sais mieux que personne peut-être.

René ne put s'empêcher de sourire.

—Chère tante, fit-il, je suis fâché de vous ôter vos illusions, mais je dois vous dire que je me suis battu avec cet Arnaud ; j'ai failli le tuer. Je le savais épris de mademoiselle Duriez, mais je ne pensais pas... Enfin elle m'a fait comprendre que je suis à ses yeux un assassin, un monstre...

—Elle !

—Elle-même. Ah ! je vous assure qu'il lui était impossible de s'exprimer plus clairement.

—Mon Dieu, mon Dieu ! gémit la marquise.

Elle réfléchit un instant, puis elle reprit :

—Écoutez, René : s'il y a une chose dont j'ai été persuadée, non pendant une heure, mais pendant des semaines et des mois, c'est que Gabrielle vous aimait, qu'elle vous aimait naïvement, profondément, de toute son âme, comme cette vive créature doit aimer. Je ne peux pas me figurer que je me sois trompée, encore moins qu'elle ait changé... N'y a-t-il pas ici quelque malentendu ?

—Hélas ! non, il n'y en a pas. D'ailleurs, et c'est moi châtiment, je ne me sens pas capable de lui offrir un cœur digne d'elle, un amour qui puisse répondre au sien. Il y aurait toujours entre nous cette ombre ignoble d'intérêt que j'y ai vue une fois. Ah ! misérable, misérable libertin que je suis !

Madame de Saint-Villiers essaya de consoler son neveu, mais inutilement. Elle jugeait les fautes du jeune homme rachetées par la profondeur de ses regrets et la sincérité de son amour, mais elle ne pouvait faire accepter ces considérations à René ; tout en souhaitant de le soulager, elle n'eût pas voulu voir sa douleur s'amoin-drir, puisque cette douleur le relevait. Elle s'efforça de lui persuader qu'il pourrait encore vivre heureux sans Gabrielle, mais tout ce qu'elle dit à cet effet fut accueilli par un morne silence. La conversation se prolongeait, ou plutôt la vieille dame parlait toujours, épuisant tous les arguments que lui suggérait sa tendresse. René ne